

# LA FONDATION DE LA FAMILLE J.W. MCCONNELL

## **Changer, établir le contact, imaginer et inspirer**

**Discours d'ouverture prononcé par**

**Tim Brodhead**

**Président-directeur général de La fondation de la famille J.W. McConnell**

**Congrès international du YMCA**

**Montréal, Québec**

**20 octobre 2005**

Je suis honoré et ravi d'être des vôtres ce soir. Et ce que je vais vous raconter maintenant vous permettra de comprendre en partie pourquoi. Il y a 115 ans, un jeune garçon de 14 ans quittait sa famille et la communauté rurale de Bracebridge, en Ontario, pour chercher fortune dans la grande ville de Toronto. Ambitieux mais peu instruit, il a décidé de s'inscrire au YMCA – l'endroit avait ouvert ses portes en 1853, soit deux ans après l'inauguration, ici à Montréal, du tout premier établissement du genre en Amérique du Nord. Et le YMCA de Toronto a tenu envers ce nouveau venu l'engagement qui a toujours été le sien : encourager l'épanouissement, sur les plans social, intellectuel et spirituel, des jeunes gens comme lui, tout juste arrivés de la campagne. Ses affaires ayant par la suite prospéré, il s'est installé vers 1900 à Montréal, la métropole du Canada à l'époque. Son premier geste a été, là encore, de se joindre au YMCA. Dès 1906 - une trace écrite en atteste – il verse tous les mois au YMCA la somme de 10 \$ (une valeur actuelle de 200 \$) prélevée sur son modeste salaire; en 1909, son nom est associé à une collecte de fonds organisée en prévision du déménagement du YMCA, installé à l'origine dans l'actuel Carré Dominion au centre-ville de Montréal, pour les locaux plus vastes qu'il occupe aujourd'hui encore sur la rue Drummond. L'initiative, qui a permis de recueillir de 320 000 \$ (environ 6 M\$ maintenant) en l'espace de 13 jours à peine, a inspiré la toute première campagne de souscription lancée en 1911 par l'Université McGill et, par la suite, les campagnes d'obligations de guerre et d'emprunts de la Victoire destinées en partie à financer la Première Guerre mondiale. Ce jeune garçon de 14 ans, vous l'aurez peut-être deviné, s'appelait John Wilson McConnell. Il est devenu un des hommes les plus accomplis du Canada et a créé la fondation qui porte son nom. M. McConnell n'a jamais oublié le soutien, la formation et les valeurs qu'il a reçus du YMCA et il l'a rendu au centuple au fil des ans.

Ce genre de récit n'est pas inhabituel en soi et je suis convaincu que nombre d'entre vous auriez quelque chose d'analogue à raconter. Mais son originalité tient sans doute au fait qu'il est ici question d'un organisme qui supporte la collectivité depuis plus de 150 ans, qui incarne tout à la fois des valeurs physiques, intellectuelles et spirituelles, qui a toujours ouvert ses portes aux marginaux – les jeunes d'alors fraîchement

débarqués de la campagne, et, aujourd'hui, les réfugiés et les immigrants, les Autochtones, les enfants des grandes villes et les mères célibataires – et qui est à la fois locale de par son engagement et son orientation et universelle pour ce qui est de ses valeurs et de ses aspirations.

Votre congrès a pour thème **Inspirer, imaginer, établir le contact et changer.**

Je vais aborder chacune de ces notions mais dans l'ordre inverse, en commençant par la dernière : **changer**.

Cette notion n'a rien d'extraordinaire en soi, me direz-vous : on parle de changement, on en fait l'expérience d'une façon ou d'une autre, l'économie le suscite et en est tributaire- mais savons-nous ce qu'il signifie au juste? Est-ce que nous nous y investissons ou nous arrêtons-nous seulement à ce qu'il présente de superficiel et de nouveau? Le changement peut être abordé d'une façon écologique : quand nous observons la nature, nous pouvons constater des changements rapides quoique superficiels au fil des saisons. Nous sommes également témoins des changements plus lents mais plus profonds qui se produisent dans les paysages au cours des décennies, par exemple quand les arbres envahissent les champs et que les ruisseaux creusent de nouveaux sillons. À une toute autre échelle, l'atmosphère de la Terre passe par des cycles de refroidissement et de réchauffement qui s'étendent sur plusieurs siècles et millénaires, et les espèces évoluent et disparaissent. Il y a finalement les changements géologiques, quasi invisibles, qui se produisent quand la croûte terrestre se déplace et cède, que les montagnes subissent l'érosion du temps et poussent en hauteur, que des étoiles naissent et meurent.

Nous observons essentiellement le changement d'une façon très superficielle, c'est-à-dire en suivant le changement perpétuel des saisons. Notre culture nord-américaine nous porte à aimer et rechercher la nouveauté. Mais nous compensons cela par une quête plus profonde de stabilité, une soif d'immuabilité et, qui sait, la crainte que le changement véritable oblige les privilégiés que nous sommes à devoir renoncer à ce à quoi nous tenons, que ce soit la sécurité, la richesse ou les avantages.

Notre attitude face au changement est donc mitigée. En regardant le monde qui nous entoure, force est de constater que certaines choses ne peuvent plus durer – c'est le cas par exemple de la consommation aveugle et abusive de l'énergie ou de l'injustice sociale – et que nous nous devons d'agir. Mais à l'exception de quelques bonnes âmes, nous préférons éviter que notre existence ne s'en trouve inutilement affectée ou bouleversée car nous ne sommes pas convaincus en fait d'être vraiment en mesure de résoudre ces problèmes. Ce qui m'amène à citer un passage, ô combien lourd de sens, de Leonard Cohen :

*Everybody knows that the dice are loaded  
Everybody rolls with their fingers crossed  
Everybody knows that the war is over  
Everybody knows that the good guys lost  
Everybody knows that the fight is fixed  
The poor stay poor, the rich get rich  
That's how it goes.  
Everybody knows.*

Je pense que nous en sommes arrivés à un stade dans l'histoire de l'humanité où les changements dont nous sommes témoins sont plus profonds que le simple passage de l'automne à l'hiver ou même la transformation du paysage. Nous sommes confrontés à des ultimatums. En voici trois exemples : les armes de destruction massive, la dégradation environnementale et la pauvreté mondiale. Le mot ultimatum est fort, mais je pense que son emploi est justifié car chacun des défis que je viens de mentionner exige à présent que l'humanité intervienne de toute urgence. Il en va de notre avenir. Et c'est bien parce que nous n'avons pas cherché, en tant que société à régler efficacement ces problèmes au cours des 50 dernières années qu'ils ont atteint ce stade critique. Seulement voilà, nous ne pouvons plus les balayer du revers de la main en nous disant que tout le monde est au courant et qu'il n'y a rien à faire.

Les armes de destruction massive sont maintenant hors de contrôle. Pendant les 50 années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, leur prolifération a pu être contrôlée par un petit nombre d'États, essentiellement les deux superpuissances, qui pouvaient ainsi se tenir mutuellement en respect. La fin de la guerre froide aurait été le bon moment pour détruire les réserves et prendre vraiment les moyens pour empêcher la prolifération de ces armes. Au lieu de cela, les puissances nucléaires ont refusé d'entamer des pourparlers en vue de réduire significativement leur propre arsenal et nous assistons à présent à une prolifération rapide des armes de destruction massive – c'est le cas notamment en Iran, en Corée du Nord et en Asie du Sud, et probablement au sein de différentes organisations terroristes et criminelles. Nous n'avons pas su saisir cette occasion historique. Il s'agit hélas d'un cas flagrant de manque d'initiative dont les conséquences pourraient remettre en question tout notre avenir.

Voilà pour ce qui est du premier ultimatum. Voyons à présent celui qui est engendré par les conséquences de la dégradation environnementale. Vue sous un seul angle, la question n'est pas tant de savoir si le réchauffement planétaire est le résultat de l'activité humaine ou d'un processus naturel récurrent. C'est un fait indéniable que nous assistons à un changement climatique; les scientifiques sérieux ne s'interrogent que sur sa rapidité, et sur notre capacité à nous adapter à temps. Même si le changement climatique fait partie d'un cycle naturel, nous allons devoir essayer de le ralentir en limitant l'incidence qu'ont sur lui les activités humaines. Mais là encore, la

multiplication de ces crises qui devrait inciter tous les habitants de la planète à faire front commun face à la menace nous amène au contraire à rejeter les torts sur les autres, à user de faux-fuyants et à faire preuve de susceptibilité.

Finalement, il y a la pauvreté mondiale – certains diront qu'il ne s'agit pas vraiment d'un « ultimatum » car, contrairement aux armes de destruction massive et aux changements climatiques, la pauvreté fait et a toujours fait partie de la condition humaine. Cela a peut-être été à une époque, mais nous savons pertinemment au XXI<sup>e</sup> siècle que la pauvreté est tout sauf « inévitable ». En fait, les dirigeants du monde qui étaient réunis voilà cinq ans au Sommet du millénaire des Nations Unies se sont fixé pour 2015 une série de huit objectifs de développement qui auraient entre autres pour effet de diminuer de moitié la pauvreté extrême (soit vivre avec moins de 1 \$ par jour), d'arrêter la propagation du VIH/sida et de garantir une instruction primaire universelle. Les dirigeants ont jugé ces objectifs réalistes et atteignables, et ils se sont engagés solennellement à collaborer pour y parvenir. Cela exigerait certes plus d'aide et, surtout, quelques douloureux sacrifices notamment pour améliorer les rapports commerciaux et faciliter l'accès aux marchés des pays riches – mais c'est faisable.

Le tout dernier rapport sur les progrès réalisés en regard de ces objectifs, qui a été présenté cette année par les Nations Unies lors de son assemblée générale, brosse un portrait mitigé de la situation. Le taux de pauvreté a effectivement diminué dans l'est de l'Asie et en Amérique latine; mais en Afrique et dans le Sud asiatique, ils sont des millions de plus à avoir faim et la moitié des enfants de moins de cinq ans souffrent de malnutrition chronique. Onze millions d'enfants – cela fait 30 000 par jour – meurent chaque année de causes qui auraient pu être évitées ou soignées.

Je ne cherche pas ici à prouver que le verre est à moitié plein ou à moitié vide. Beaucoup de progrès ont été enregistrés au cours du dernier quart de siècle : contrairement à l'impression générale, le nombre de conflits a diminué de quelque 40 pour cent, comme l'indique une étude récente du Human Security Report; la génération montante, surtout en Europe, a une approche écologiste tant dans ses valeurs personnelles que dans son comportement politique; les inégalités de longue date entre hommes et femmes, le soi-disant fossé des sexes, sont sur le point de disparaître – pas seulement dans le monde occidental mais aussi dans les pays plus pauvres, comme en témoigne l'augmentation du nombre de filles qui fréquentent l'école primaire.

Ce que je veux démontrer est le fait que certains d'entre nous se sont insensibilisés et que notre sens de l'indignation morale s'est émoussé. Que le verre soit à moitié plein ou à moitié vide, il y a moyen de faire mieux et lieu de *redoubler d'efforts* – il ne faut pas se contenter de se poser en spectateur en se disant que les choses semblent aller mieux. Le rapport des Nations Unies prouve au contraire que les pauvres continuent de s'appauvrir; la faim, qui avait régressé pendant plusieurs années, *gagne de*

*nouveau du terrain* et la moitié des décès chez les enfants est imputable à la malnutrition. Et si nous sommes tentés d'imputer cet état de choses à la réalité ou à l'incompétence propres à l'hémisphère Sud, rappelons-nous que le nombre d'Américains vivant dans la pauvreté augmente trois fois plus vite que l'ensemble de la population. À Washington D.C., la capitale du pays le plus riche du globe, le taux de mortalité infantile est deux fois plus élevé que la moyenne nationale et la moitié des enfants vit dans la pauvreté – le double d'il y a cinq ans.

Nous pouvons changer cet état de choses. L'aide officielle des pays membres de l'OCDE, de l'ordre de 80 milliards de dollars, est sans précédent, mais il faut la comparer aux 300 milliards de dollars que ces mêmes pays versent en subventions à leurs agriculteurs - des incitations à la surproduction qui, combinées aux barrières imposées aux producteurs des pays en développement dans nos marchés, privent les pays de l'hémisphère Sud d'au moins 100 milliards de dollars de rentrées (selon la Banque mondiale) – le fruit de leur labeur et non de notre « aide ».

Ce sont des statistiques qui renseignent mais n'engagent en rien. Qu'est-ce que cela implique pour nous tous qui sommes réunis ici? Tout simplement que nous devons faire un choix et décider une fois pour toutes de faire face aux « ultimatums » dont je viens de parler plutôt que de laisser à la génération qui suit le soin de s'en charger. Cette décision, même si elle comporte des sacrifices et un prix, va nécessiter bien sûr un certain leadership politique, mais elle nous obligera aussi à faire des changements dans notre vie ainsi que dans les organismes et les institutions auprès desquels nous nous engageons. Nous devons faire abstraction des statistiques et commencer à penser aux *personnes*, cesser de confier les problèmes du monde aux spécialistes, aux bureaucrates, aux pontes et aux politiciens, et commencer à nous impliquer directement.

Je veux dire que le changement est *personnel*: nous, surtout dans le monde riche, ne pouvons pas prêcher l'austérité et le sens des responsabilités aux autres, question de continuer à profiter de notre style de vie en véhicule utilitaire sport. Mais les gestes individuels ne portent pas loin; ils doivent être amplifiés par des mesures concertées, menées par l'entremise d'organismes, d'associations, d'églises et de mosquées, de quartiers et de groupes de volontaires, ce dont nous faisons partie. C'est le cas du YMCA dont la structure mondiale et les valeurs durables nous rapprochent et nous permettent d'*établir le contact* par-delà les frontières, la langue et les divergences politiques.

Voilà qui m'amène au deuxième thème du congrès : **établir le contact**.

Il semblerait en apparence que nous n'avons jamais été aussi en contact que maintenant. Internet a pour ainsi dire effacé le temps et la distance, et les communications ne coûtent pratiquement plus rien. Les médias couvrent le monde entier : nous savons que des centaines de personnes ont péri dans un accident de traversier au Bangladesh, qu'une voiture piégée a explosé à Basra et que des paysans protestent au Chiapas – tout cela généralement sans une mise en contexte qui nous aiderait à mieux comprendre ces événements.

Le 9 du 11 et le 11 du 9 sont deux dates qui ont marqué l'actuelle génération des 30 et 40 ans. La première correspond à la chute du mur de Berlin, un événement qui a clos tout un pan d'histoire amorcé en 1917 avec la révolution bolchevique. L'autre date marque la destruction des tours jumelles, qui a déclenché la guerre contre le terrorisme. Une guerre, la guerre froide, venait de finir et une autre démarrait, quoique différente à bien des égards. Aujourd'hui, il importe surtout de retenir qu'un mur a été démantelé mais qu'on a commencé à en ériger un autre. L'un était physique et n'a pas résisté aux pioches et aux barres de fer; l'autre est psychologique et érigé en ce moment, à coups de craintes et de préjugés.

Le sort est bien ironique : alors que les voyages et la technologie abattent les barrières de l'ignorance et de la suspicion, le terrorisme – menace ou réalité – contribue à ériger de nouveaux murs de méfiance et de peur. À l'origine de la civilisation il y a des sociétés humaines qui se sont ouvertes et qui ont redéfini la collectivité en dehors de la famille, du clan ou de la caste pour inclure les « autres » : d'abord les concitoyens, puis les étrangers et finalement – c'est venu lentement et maladroitement – les gens en apparence différents de par leur origine ethnique, leurs croyances, leur orientation sexuelle ou leur handicap.

L'histoire du YMCA reflète tout cela : sa mission a tout d'abord consisté à inculquer des valeurs et à accueillir ceux qui partageaient les mêmes principes – des jeunes hommes chrétiens qui voulaient se frayer un chemin dans un monde urbain et industrialisé, inhospitalier et immoral; puis il s'est donné une mission sociale plus vaste englobant les marginaux – immigrants de fraîche date, jeunes désaxés, laissés pour compte. Plus récemment, il a étendu sa mission à l'échelle mondiale en devenant un mouvement international avec des chapitres sur tout le globe. Pendant toutes ces années, le YMCA a toujours *établi le contact*. Inciter à agir, partager les ressources, travailler en respectant les atouts de l'autre, autant d'éléments qui s'inscrivent dans votre plan d'action mondial et qui permettent au YMCA de faire beaucoup pour permettre aux gens d'entrer en contact.

Ce rôle rapprocheur est plus important que jamais. Le monde a beau être relié par l'électronique, notre crainte de « l'autre » n'en demeure pas moins. Les gouvernements et les entreprises ont créé des institutions internationales qui leur permettent de communiquer et de collaborer ensemble, mais nous avons encore beaucoup de chemin à faire pour être capables d'établir le contact à titre *individuel* et la notion de « société civile globale » est davantage un objectif qu'une réalité. À tort ou à raison, on ne fait pas confiance aux entreprises et aux gouvernements et leurs motifs sont jugés suspects. Nous devons ouvrir d'autres voies qui favorisent les contacts directs entre personnes – échanges, projets de collaboration, moyens destinés à permettre tout particulièrement aux jeunes de se réunir pour partager leurs préoccupations et agir. Plus tôt cette année, j'ai rencontré de jeunes Cubains et Canadiens qui participaient à un échange entre leurs pays : j'ai été frappé par la facilité avec laquelle ces jeunes de 18-20 ans avaient appris une autre langue, que ce soit l'anglais ou l'espagnol (les deux pour certains francophones) et plus encore par la façon dont ils avaient appris à regarder le monde *au travers d'autres yeux*. Une fois qu'on l'a appris, on ne l'oublie jamais – quand les gens établissent un contact authentique, tous les miracles sont possibles! Et le YMCA, je le répète, a pour vocation d'*établir le contact* – dans le voisinage, entre les collectivités, à l'échelle du globe.

#### In Those Years

*In those years, people will say, we lost track  
Of the meaning of we, of you  
We found ourselves  
Reduced to I  
And the whole thing became  
Silly, ironic, terrible:  
We were trying to live a personal life  
And, yes, that was the only life  
We could bear witness to*

*But the great dark birds of history screamed and plunged  
Into our personal weather  
They were headed somewhere else but their beaks and pinions drove  
Along the shore, through the rags of fog  
Where we stood, saying I*

Adrienne Rich, 1991

Desmond Tutu, le lauréat sud-africain du prix Nobel, raconte ce qui suit : *Et Dieu de dire, j'ai un rêve, je rêve que tous mes enfants vont découvrir qu'ils appartiennent à la même famille – ma famille, la famille humaine – une famille où il n'y a pas d'étranger : noirs, blancs, rouges, jaunes, petits, grands, jeunes, vieux, riches, pauvres, gais,*

*lesbiennes, hétéros, tous en font partie. Et Dieu de dire, il n'y a que toi qui puisses m'aider à réaliser mon rêve. Aide-moi.*

Passons maintenant au troisième thème : **imaginer**. Imaginons le monde tel que nous aimerions qu'il soit. De quoi aurait-il l'air? En paix à coup sûr, préservé sur le plan environnemental et offrant des perspectives économiques prometteuses, une protection sociale et un milieu culturel riche à tous ses habitants; un monde dans lequel les gens seraient libre de faire des choix, de développer leurs talents, de se réaliser personnellement à l'intérieur de collectivités diversifiées, qui les appuieraient et où tous seraient inclus.

Est-ce ridicule d'imaginer un tel monde? N'est-il pas extraordinaire que sur les milliers d'espèces qui existent sur la planète, la nôtre soit la seule qui soit en mesure d'envisager l'avenir et de se projeter dans le temps? Il n'y a que nous qui puissions imaginer un monde meilleur – et à faire en sorte d'améliorer ce qui existe déjà. L'humanité se démarque par l'espoir qui l'anime et par sa faculté d'anticipation et de planification. Pourquoi alors sommes-nous si peu disposés à le faire ou incapables de nous y mettre?

Rigoberto Menchu Tum, le chef indigène guatémaltèque qui a reçu le prix Nobel de la paix en 1992, a décrit la façon dont un tel monde pourrait être créé :

*... pas de paix sans justice;  
... pas de justice sans équité;  
... pas d'équité sans développement;  
... pas de développement sans démocratie;  
... pas de démocratie sans respect de l'identité de  
toutes les cultures et de tous les peuples.*

Passons maintenant au thème final de cette rencontre : **inspirer**.

L'engagement que nous sommes appelés à prendre est à ce point profond qu'il ne peut venir que de l'intérieur. Ce n'est pas un conférencier motivateur, le spectre de tragédies à venir, ni même les leçons d'histoire décrites dans le livre *Collapse* de Jared Diamond et combien d'autres ouvrages du genre qui vont nous amener à changer de convictions et de comportement. En revanche, ce sont les personnes qui prêchent par l'exemple, non pas tant en paroles que par leur mode de vie, qui peuvent toucher au plus profond de chacun de nous une fibre empathique – le signe d'un changement au niveau du cœur et pas seulement de l'esprit.



Chacun d'entre nous a probablement en tête de ces êtres d'exception – je pense à Nelson Mandela dont la vision de justice sociale était à ce point forte qu'elle a littéralement changé le cours de l'histoire; au Dalai Lama qui incarne une vision bouddhiste fondée sur la compassion et le respect envers tous les êtres sensibles; ou à quelqu'un de plus proche de soi, un parent qui vous a inculqué des valeurs fondées sur l'amour et le respect, qui dictent notre conduite de tous les jours. Nous avons besoin de héros et de modèles pour nous montrer la voie, mais chacun d'entre nous a aussi la possibilité de donner l'exemple. Nelson Mandela a cité à ce propos la poétesse Marianne Williamson :

*Our deepest fear is not that we are inadequate. Our deepest fear is that we are powerful beyond measure. It is our light, not our darkness, that most frightens us. We ask ourselves, who am I to be brilliant, gorgeous, talented, fabulous? Actually, who are you not to be? ... Your playing small doesn't serve the world.*

Nous avons besoin que Nelson Mandela, Desmond Tutu et Rigoberto Menchu nous rappellent ce dont les êtres humains sont capables. Mais la barre est haute. Il y a, plus près de nous, des modèles comme les deux jeunes Canadiens Craig et Marc Kielburger. Craig avait 12 ans quand il a commencé à militer contre ceux qui exploitent le travail des enfants au Pakistan; il a mis sur pied un organisme, *Free the Children*, qui compte à présent 100 000 membres à l'échelle du globe, tous âgés de moins de 17 ans. Pensons aussi à Ryan Little, 14 ans, qui a commencé à solliciter des dons pour construire des puits en Afrique alors qu'il était en première année; sa fondation Ryan's Well Foundation a permis de recueillir plus de 1 million de dollars qui ont servi à mettre sur pied 170 projets reliés à l'eau dans neuf pays. Tout près d'ici, il y a cette jeune mère célibataire interviewée hier à la radio; elle travaille au YMCA de Montréal, où elle s'occupe d'une douzaine de bambins; elle se démène avec un salaire minimum pour élever ses deux propres enfants tout en donnant soins et affection à ceux des autres. Aucune de ces personnes ne vous dira qu'elle est un héros; ce sont des gens ordinaires qui, chacun à sa façon, vont au-devant des autres, établissent le contact et travaillent à construire un monde meilleur, et qui, par leur exemple discret, sont une source d'inspiration. Chacune peut être effectivement une source d'inspiration, mais leur *efficacité* tient au contexte organisationnel qui fait en sorte qu'une initiative individuelle se traduit par un changement durable. Et c'est précisément ce que le mouvement animé par le YMCA accomplit en donnant de la formation, en favorisant le développement communautaire et en créant des liens à l'échelle du globe. Il revient à chacun de nous de décider de la façon dont nous pouvons contribuer – il n'est pas question de se tenir à l'écart et de prétendre que cela ne nous concerne pas.

Voilà quel est votre défi. Vous qui provenez de tous les horizons êtes venus à Montréal pour discuter de la vocation internationale du YMCA : puisant votre inspiration dans sa mission et ses valeurs, vous vous êtes engagés à changer notre société pour le mieux, à mettre vos talents à l'œuvre pour établir le contact avec d'autres personnes par l'entremise du mouvement mondial unique en son genre qu'est le YMCA, à imaginer ensemble le monde que nous souhaitons pour nos enfants et leurs enfants, à inspirer et à faire en sorte que, par votre exemple, ce monde devienne réalité.

Pour conclure, je citerai le poème *You Must* de Jon Anderson qui est, lui aussi, une source d'inspiration :

*You Must*  
*You must have a hope*  
*that will let you stomp and sing*  
*at any cold dawn...*  
*You must read the story again*  
*and again to the child*  
*who receives you with a bovine stare.*  
*You must get up*  
*every day to punch in*  
*not dreaming on transcendence,*  
*not desiring new heroes or gods,*  
*not looking the other way*  
*but looking for the other way*  
*and ready to talk to everyone on the line.*  
*You must not wait for official approval*  
*nor general consensus*  
*to rage. You must*  
*come again to kneel*  
*in shiny, rock-strewn soil*  
*not to pray, but to plant.*  
*Yes, even now*  
*as ice caps melt and black top*  
*goes soft in the sun*  
*you must prepare for the harvest.*